

—Je m'attendais si peu... balbutia-t-il.

—A trouver dans un pareil endroit celle que vous avez appelée, certain soir, "une vraie mondaine." Eh bien, voyez comme je vous juge mieux. Rien ne m'étonne moins que de découvrir en vous un cœur fidèle aux morts. Est-ce que, par hasard, dans la grande ville funèbre, nous sommes voisins ?

—D'assez près, dit-il. Mes parents ont leur tombe là-haut, sous ce grand arbre. Je viens de leur faire mes adieux.

—Ah ! vous partez bientôt, en effet !...

Elle n'en dit pas davantage, mais Maurice lut dans ses yeux un reproche volontairement mérité.

—Je dois partir cette semaine, répondit-il, et je voulais, chaque jour aller vous voir. Mais vous ne savez pas quel déluge d'occupations accompagne un départ, quand on va aussi loin... et pour aussi longtemps !...

Très occupée à choisir les plus belles fleurs de sa gerbe pour en faire un bouquet, Simone paraissait à peine écouter Cléguérec.

—Depuis que je vous connais, je tâche d'apprendre à ne jamais me plaindre, dit-elle enfin.

Puis, ayant lié ses roses de quelques brins de gazon qui poussaient à ses pieds :

—Voulez-vous, demanda-t-elle, me conduire près d'eux ?

Sans parler, car le chemin était resserré et pénible, ils accomplirent le trajet. Quand ils eurent atteint la tombe cherchée, mademoiselle de Montdauphin déposa son offrande fleurie à côté de celle de Maurice, après quoi elle s'agenouilla et fit une prière, le front sur le marbre. Quand elle se releva, ses yeux étaient humides.

—Vous les avez perdus depuis longtemps ? interrogea-t-elle en s'asseyant sur le socle du mausolée.

—Depuis quinze ans, dans un intervalle de peu de semaines. Ils sont morts de la même maladie, qui était contagieuse.

—Moi, dit Simone, j'ai dit adieu à mon père quand j'avais quatorze ans. C'est le seul être qui m'ait jamais aimée... comme on a besoin d'être aimé. Ah ! oui, grand Dieu !... le seul ! En aucun moment de ma vie je n'ai compris cette consolante vérité aussi bien que je la comprends à cette heure, dans ce cimetière.

Cléguérec balbutia quelques paroles pour la fortifier contre son découragement. D'un geste, elle exprima que la tentative serait inutile. En même temps elle souriait, mais les fossettes de ses joues, creusées plus qu'à l'ordinaire, montraient l'effort que lui coûtait ce sourire.

—Changeons de sujet, dit-elle bientôt. Cette grande mondaine — que vous connaissez si peu — éprouve le besoin de repousser loin d'elle toute apparence hypocrite de qualités absentes. Ne vous figurez pas que je viens ici régulièrement, comme je le devrais. Quand les vivants me rendent heureuse... j'oublie les morts, pour leur revenir quand je souffre. J'ai idée que le Père-Lachaise me verra souvent, désormais... Voulez-vous, ajouta-t-elle après un silence, que nous fassions un arrangement ?

—Lequel ?

—Si cela peut vous faire quelque plaisir, une fois par semaine. Est-ce trop ?

—Simone ! dit-il en prenant la main de la jeune fille et en la serrant avec force, ne vous souvenez-vous déjà plus de notre alliance d'amitié ? Ce n'est pas toutes les semaines, c'est tous les jours que ma pensée cherchera la vôtre. A Dieu ne plaise que je vous conseille l'oubli des morts ! Mais, pour un être jeune, délicat, tendre comme vous, le marbre d'une tombe est un lit de repos bien dur aux heures de lassitude. Croyez-moi, ne faites pas ici de trop fréquentes visites !

—Ah ! dit-elle, si vous saviez comme je viendrai souvent ! Oui, souvent — elle frappa doucement la tombe de sa main nue — cette pierre me verra telle que je suis à cette minute... sauf que je serai seule !

Tout à coup, sans que rien eût fait prévoir cette crise, elle éclata en sanglots, tandis que son compagnon, douloureusement ému d'un désespoir qu'il croyait comprendre, laissait tomber la rosée bienfaisante, sans prononcer une parole.

Quand Simone fut un peu calmée, il dit :

—Je vous conjure d'être certaine que vous avez en moi le meilleur des amis. Je partirais heureux ! si je n'emportais l'image poignante que ces larmes vont laisser dans mon souvenir. Ne voulez-vous pas me permettre de vous consoler ? Pauvre enfant ! si vous ouvrez les yeux, la consolation, pour vous, ne sera que trop facile. Votre cœur s'était trompé : repronez-le ; soyez courageuse ; appelez en aide votre fierté ; la jeunesse vous ordonne de croire, d'espérer, de vivre.

Elle s'essuya les yeux, haussa les épaules, et, frappant la terre du pied, elle répondit :

—Alors, vous craignez que le chagrin d'être séparée à jamais de monsieur Alain de Lavaudieu n'amène bientôt sous ces arbres mon cercueil, voilé de lis et de roses blanches ?

—Non, Dieu merci ! répliqua Maurice péniblement impressionné par cette ironie. Mais il y a quelque chose de pire pour une femme que de s'être méprise en aimant : c'est de revenir trop vite de son erreur.

Mademoiselle de Montdauphin plongea ses yeux dans ceux de Cléguérec avec une sorte de colère.

—Un seul homme n'a pas le droit de me reprocher cette guérison trop rapide, fit-elle. Pouvez-vous me blâmer de n'être ni aveugle ni sourde ? Oui, vous m'avez convaincue. Je marchais dans une fausse route, éclairée par je ne sais quelle lueur trompeuse ; mais je marchais de bonne foi, courageusement, honnêtement, résolue à ne pas faiblir, même quand le but semble reculer, disparaître dans les ténèbres. Et vous êtes venu ! Vous m'avez saisi la main. Vous m'avez forcé à tourner la tête. Vous m'avez fait admirer, désirer la route véritable, celle qui monte, dans l'éblouissement du soleil radieux, jusqu'aux éternels sommets. Voilà votre œuvre ! Et maintenant, n'est-ce pas ? l'heure est venue pour moi de lâcher la main qui m'a guidée. Vous partez ! Je reste seule, avec la science funeste que vous m'avez apprise, et je dois m'asseoir, classiquement drapée dans mon chagrin, sur la tombe où se consume la chair de mon cœur, au bord du sentier sans issue ! Il faut que je verse des larmes, correctement, à la vue des passants émus et édifiés ! Mais je ne veux pas, moi ! Je suis jeune, belle ; je veux bien souffrir. Mais je veux qu'on souffre, qu'on lutte, qu'on se sacrifie pour moi. Je veux aimer, je veux être aimée du véritable amour, de celui que vous m'avez fait connaître !

Elle s'interrompit, haletante, épuisée, transfigurée, plus belle assurément qu'elle n'avait été — qu'elle ne sera, pauvre enfant ! — à aucune autre minute de sa vie. Cléguérec l'admirait en silence. Il pensa tout haut cette phrase :

—Comment a-t-il pu renoncer à vous sans une angoisse, sans une prière de pardon, sans un mot ?

Encore une fois, elle eut un éclat de rire douloureux à entendre.

—Le pardon ! s'écria-t-elle. Mais c'est lui qui devait me pardonner, ou du moins c'est ainsi qu'il arrange les choses. Il m'a écrit ; ne le calomniez pas !

—Alain vous a écrit ! Pourquoi me l'avez-vous caché ?

Mademoiselle de Montdauphin défit son corsage, en tira une enveloppe souvent froissée et, la mettant presque de force aux mains de Maurice :

—Lisez, ordonna-t-elle avec une amertume qui bouleversait son visage. Vous êtes mon ami, en effet : Vous devez savoir tous les secrets de votre amie.

Et Cléguérec, indigné d'abord, puis douloureusement troublé par le rôle qu'on lui donnait dans cette comédie misérable, parcourut d'un bout à l'autre les lignes qui accusaient Simone d'avoir donné dans son cœur la place du fiancé à un autre homme... à lui, Maurice !

—Lui, malheureux ! fit-il en rendant la lettre. Mais vous avez répondu ?

Lentement, de ses mains tremblantes, elle repliait le papier, les yeux baissés sur l'enveloppe. Elle murmura, d'une voix devenue tout à coup aussi douce que celle des tourterelles qui s'appelaient sur les arbres voisins :

—A peine j'avais terminé la lecture de ces pages que j'ai